

Identité et frontière. Les Alamans et les confins de l'Empire romain

Anthony Dignef

Assistant en Histoire grecque et romaine, Université de Liège

L'identité et l'ethnicité sont aujourd'hui deux thèmes majeurs des recherches en sciences sociales et en sciences historiques. Les années 1950-1960 ont marqué une avancée décisive dans la conceptualisation de l'ethnicité et des groupes ethniques en prenant le contre-pied de l'ancienne conception statique et essentialiste, quasi biologique, des peuples. S'est alors largement imposée une perspective constructiviste et dynamique, souvent désignée par le terme générique d'« instrumentalisme », bien que ce mot soit trop sommaire pour rendre compte de la diversité des approches qu'il recouvre¹.

Plusieurs apports théoriques ont été dégagés. D'abord, le rôle déterminant du contexte interactionnel et le caractère procédural de l'ethnicité : l'identité ethnique n'est pas toute faite, elle se construit dans l'interaction et se transforme par l'interaction. Il n'existe pas des signes d'identité stables et cohérents qui pourraient être crédités d'une valeur universelle et essentielle. La langue, la religion, les armes, les rites funéraires ne sont plus considérés comme des marqueurs fixes mais comme des marqueurs disponibles². Ces derniers ne deviennent des signes de l'identité que par le processus de (trans)formation identitaire conduisant à leur conférer une dimension symbolique. L'ethnicité n'est jamais vide de contenu culturel, qui est d'une certaine façon « déjà là », même s'il est destiné à se voir réinterprété, manipulé, pour identifier/différencier des « uns » et des « autres ».

Cette conceptualisation renouvelée des groupes ethniques a contraint les historiens et les archéologues de l'Antiquité à jeter un regard neuf sur les sources écrites et archéologiques disponibles, et à repenser la « nature » des « peuples barbares ».

Problèmes d'interprétation des sources écrites et archéologiques

Dans la foulée du « tournant linguistique », on peut regretter une tendance lourde à disqualifier les auteurs anciens. Ces derniers ne seraient qu'un miroir déformant, voire une

¹ Poutignat, Philippe, Streiff-Fenart, Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, [1995], Paris, PUF, 2008.

² Voir l'article fondamental de Pohl, Walter, « Telling the difference: Signs of ethnic identity », Pohl, Walter, Reimitz, Helmut (eds), *Strategies of distinction. The construction of ethnic communities, 300-800*, Leiden, E.J. Brill, 1998, pp. 17-70.

barrière opaque, reproduisant invariablement un univers culturel romain fonctionnant sur la mise à distance des Romains et des barbares, peu à même d'explicitier les (trans)formations identitaires s'opérant aux frontières du monde romain. Les Romains, par référence au texte d'Hérodote, n'ont-ils pas décrits les Goths et les Huns comme des « Scythes » ? En outre, ces textes ne seraient que le produit de préoccupations ou d'habitudes typiquement romaines, dans lesquelles la volonté d'intertextualité des auteurs anciens l'emporterait très largement sur le souci d'exactitude historique ou ethnographique. Ces textes montreraient l'étendue de la culture de leurs auteurs plus qu'ils ne brosseraient un panorama de la culture des peuples barbares. De plus, certaines intentions, comme la volonté de vanter l'action de tel empereur ou de noircir le portrait de tel autre, qui sous-tendent souvent les descriptions des peuples barbares, feraient de ces descriptions une construction littéraire de la réalité plus qu'un reflet de celle-ci.

Une étude attentive des textes de César et de Tacite permet, me semble-t-il, de soutenir la thèse inverse. Ni l'ensemble de nos sources, ni chacune prise séparément ne constitue un bloc monolithique. Chacune recèle sa part d'incohérence et de pertinence ; et les images construites ne sont pas moins nombreuses que les idées reçues. L'exemple des Gaulois est éclairant sur ce point. On peut, en effet, suivre l'évolution de l'image des Gaulois tout au long de l'historiographie antique. Cette image fut transformée par la guerre des Gaules et, surtout, par le récit que nous en a donné César. Ce contexte – la guerre des Gaules – et ce texte – la *Guerre des Gaules* – ont donné naissance à deux nouvelles images, celle du Gaulois redéfinie, celle du Germain reprenant les « attributs gaulois » en les intensifiant. Certes, le texte de Strabon fait encore référence à l'ancienne vision des Gaulois, celle des Grecs ou des Romains de la République, mais l'influence de César y est néanmoins sensible. Le texte de Tacite confirme les changements de perception, non seulement en termes d'image, mais également en termes d'ethnicité.

Les Gaulois ont été jadis les plus forts : l'autorité la plus considérable, le divin Jules, nous en garde la tradition ; et cela permet de croire que même des Gaulois aient passé en Germanie : qu'était-ce qu'un fleuve pour empêcher que les différentes nations, selon la puissance qu'elles avaient acquise, occupent un pays ou passent dans un autre (...).

Les Trévires et les Nerviens, dans leur prétention à une origine germanique, apportent quelque vanité, comme si par cette gloire du sang, ils refusaient la ressemblance et la mollesse des Gaulois³.

³ Tacite, *Germanie*, XXVIII, 1 et 4 (trad. Anne-Marie Ozanam, Les Belles Lettres).

Ce passage de Tacite indique clairement qu'une transformation identitaire n'est pas seulement un procédé littéraire, mais également un processus historique. L'auteur y met en exergue le caractère interactionnel et dynamique de l'identité ethnique : c'est dans un contexte particulier de relations entre Romains et Gaulois – ces derniers désormais considérés comme « mous » – que les Trévires et les Nerviens cherchent à mettre en avant une identité germanique par le biais d'une référence à une origine commune. Dans cet extrait, Tacite nous donne également un aperçu du pouvoir de nommer qui n'est pas seulement un révélateur mais est en lui-même producteur d'ethnicité. L'exo-définition engage ici la relation inter-groupes à trois niveaux : (1) deux nouvelles catégorisations « Gaulois » et « Germains », (2) des possibilités de (re)constructions identitaires pour les Trévires et les Nerviens, (3) elles-mêmes validées en retour par les Romains (ici Tacite).

Les sources écrites dont nous disposons ne nous permettent pas toujours de suivre les traces du passé aussi loin qu'on pourrait l'espérer. Mais elles recèlent quantité d'éléments, d'observations qui relèvent de l'ethnicité.

Les sources archéologiques posent également des problèmes d'interprétation. Le débat est vif entre les archéologues qui cherchent à associer et à savoir quand et dans quelle mesure on peut associer des « horizons archéologiques » à des peuples mentionnés dans les sources écrites, d'une part, et, de l'autre, leurs homologues (beaucoup) plus sceptiques quant à la pertinence de l'archéologie dans l'étude de l'ethnicité⁴. Sebastian Brather est sans doute le représentant le plus catégorique de cette tendance⁵. L'identité ethnique, selon lui, n'est pas à la portée de l'archéologie car les objets retrouvés dans les tombes nous renseignent sur le statut socio-économique d'un individu, mais jamais sur le caractère ethnique d'une communauté. A ses yeux, les différences régionales et les similitudes interrégionales que révèlent les analyses fines des contextes archéologiques défient toute tentative d'identification ethnique, laquelle est trop souvent une classification arbitraire de la part des archéologues voire une validation fragile des sources écrites par une argumentation circulaire⁶.

⁴ Jones, Siân, *The archaeology of ethnicity. Constructing identities in the past and present*, Londres, Routledge, 1997.

⁵ Brather, Sebastian, « Ethnische Identitäten als Konstrukte der frühgeschichtlichen Archäologie », *Germania*, n° 78, 2000, pp. 139-177 ; Brather, Sebastian, *Ethnische Interpretationen in der frühgeschichtlichen Archäologie. Grundlagen und Alternativen*, Berlin – New York, Walter De Gruyter, 2004.

⁶ Dans une même perspective, Kulikowski, Michael, *Rome et les Goths, III^e-V^e siècle. Invasions et intégration*, [2007] traduit de l'anglais par Marie-Anne et Yves de Kisch, Paris, Autrement, 2009, pp. 73-84.

La (trans)formation des Alamans⁷

À la lumière de ces avancées significatives de la recherche interdisciplinaire sur les identités ethniques, les lignes qui suivent seront consacrées à un cas particulier, mais relevant d'un contexte global, de l'histoire des peuples barbares : la (trans)formation des Alamans.

La manière d'étudier les Alamans a connu une évolution sensible ces quinze dernières années. On a longtemps souligné la violence endémique de ce peuple, la constance de leurs offensives contre les provinces romaines : des attaques sont enregistrées en 253, en 259-261, en 269-271 et en 275-276. Les Alamans ont longtemps été décrits comme particulièrement agressifs, pires encore que les Francs dont le nom signifie déjà « féroces ». On a longtemps pensé que durant l'année 260, l'une des années les plus terribles pour l'Empire romain, les Alamans avaient percé le *limes* avant de conquérir les « Champs Décumates », c'est-à-dire le secteur transrhénan de la province de Germanie Supérieure, compris entre le Rhin et le Danube (sud-ouest de l'Allemagne actuelle). De là, les Alamans auraient fait planer une menace permanente sur le monde romain. Ce n'était pas encore la fin de l'Empire romain, mais on s'en rapprochait.

Cette perspective a été revue en grande partie depuis que les chercheurs ont envisagé différemment la « chute du *limes* »⁸. Celle-ci n'est plus attribuée aujourd'hui – en tout cas plus aussi facilement – à l'action destructrice des hordes d'Alamans. L'analyse critique des sources écrites, des découvertes archéologiques et des monnaies a bien mis en évidence le rôle décisif joué par les conflits internes à l'Empire romain à l'occasion de la création de « l'Empire des Gaules » par l'usurpateur Postumus (260-274).

Le principe d'un déferlement de Germains ou d'Alamans a lui aussi été remis en question. Les liens étroits, révélés par l'archéologie, entre la région de l'Elbe et le territoire où les Romains localiseront les Alamans à la fin du III^e siècle, ne doivent pas être interprétés comme les indices d'une migration qui aurait conduit les Alamans de l'Elbe à la périphérie de l'Empire romain. La nature, la direction, les chronologies de ces relations sont plus complexes qu'une simple migration d'un point A vers un point B. Des individus ou des groupes d'individus peuvent s'être déplacés du Nord vers le Sud ou du Sud vers le Nord. Des objets

⁷ Sur les Alamans, voir les synthèses de Geuenich, Dieter, *Geschichte der Alemannen*, Stuttgart-Berlin-Cologne, Kohlhammer, 1995 et de Pohl, Walter, *Die Germanen*, [2000], Munich, R. Oldenbourg, 2004, pp. 100-107.

⁸ Okamura, Lawrence, *Alamannia devicta. Roman-German conflicts from Caracalla to the first tetrarchy (AD 213-305)*, thèse de doctorat inédite, Université du Michigan, Ann Arbor, 1984.

peuvent avoir été échangés ; d'autres peuvent avoir été volés sans que l'on puisse déterminer si les pillards venaient du Nord ou du Sud. La présence d'objets romains dans la région de l'Elbe peut s'expliquer aussi bien par le produit des raids des groupes armés germaniques contre l'Empire que par le fruit des échanges diplomatiques et/ou commerciaux entre ces communautés et l'Empire romain⁹.

La dangerosité des Alamans a elle aussi été discutée. Dans plusieurs publications, l'historien anglais John Drinkwater a cherché à démontrer que les Barbares en général ne représentaient pas une menace réelle pour l'Empire romain et que les Alamans en particulier étaient beaucoup plus calmes que ne l'avaient prétendu les auteurs anciens et les historiens modernes à leur suite¹⁰. Drinkwater a soutenu que les Alamans étaient plus souvent les victimes de la propagande et de la politique des empereurs romains. La menace barbare, le danger alaman fut un épouvantail brandi par les empereurs pour justifier leur politique, pour asseoir leur autorité. Pour John Drinkwater, les Alamans n'étaient pas un problème pour l'Empire romain ; c'était plutôt l'Empire romain qui était un problème pour les Alamans. La violence des Alamans n'est qu'une violence inventée par les Romains. En fait, la violence barbare, de façon générale, mériterait, me semble-t-il, d'être analysée dans une nouvelle perspective plutôt qu'être relativisée.

A la tête d'un groupe de recherche, deux anthropologues anglo-saxons, Brian Ferguson et Neil Whitehead, ont mené une enquête considérable sur la guerre dans ce qu'ils ont appelé la « zone tribale », c'est-à-dire les régions périphériques des états coloniaux ou des grands empires¹¹. Ces chercheurs ont travaillé dans un esprit interdisciplinaire et selon une approche diachronique, envisageant simultanément les empires romain¹², aztèque ou les empires coloniaux européens en Amérique du Sud et du Nord. Les conclusions de leurs travaux se

⁹ Brather, Sebastian, « Ethnic identities as constructions of archaeology: the case of the Alamanni », Gillett, Andrew (éd.), *On barbarian identity. Critical approaches to ethnicity in the Early Middle Ages*, Turnhout, Brepols, pp. 149-175.

¹⁰ Drinkwater, John, « "The Germanic threat on the Rhine frontier": A Romano-Gallic artefact? », Mathisen Ralph W., Sivan Hagith S. (eds), *Shifting frontiers in Late Antiquity*, Aldershot, Ashgate, 1996, pp. 20-30 ; Drinkwater, John, *The Alamanni and Rome, 213-496 (Caracalla to Clovis)*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

¹¹ Ferguson, R. Brian, Whitehead, Neil L. (eds), *War in the tribal zone. Expanding states and indigenous warfare*, [1992], Santa Fe, School of American Research Press, 2005. Le chapitre 1 rédigé à deux mains par les éditeurs scientifiques du volume (« The violent edge of empire », pp. 1-30) et le chapitre de 6 de Neil Whitehead (« Tribes make states and states make tribes. Warfare and the creation of colonial tribes and states in Northeastern South America », pp. 127-150) sont particulièrement instructifs.

¹² Mattingly David, « War and peace in Roman North Africa », Ferguson, R. Brian, Whitehead, Neil L. (eds), *op. cit.* (n. 9), pp. 31-60.

sont avérées particulièrement novatrices ; trois d'entre elles sont particulièrement notables pour notre propos :

- (1) les témoignages concernant les guerres indigènes ne font pas la description d'une forme de guerre primitive, mais d'une forme de guerre nouvellement organisée et liée à la présence d'un état colonial ou d'un empire.
- (2) Les contacts avec les états coloniaux ou les empires conduisent souvent à une augmentation de l'intensité des guerres *dans* les sociétés indigènes. La violence s'intensifie car les groupes installés à la périphérie des états coloniaux ou des empires cherchent d'une part à résister à l'expansion et aux interventions de ces derniers, et, d'autre part, à obtenir les biens, les avantages qu'ils sont en droit d'espérer quand on combat à leurs côtés ; cette double tension amène souvent les groupes de la périphérie à entrer plus que jamais en compétition les uns avec les autres.
- (3) La présence d'états coloniaux ou de grands empires provoque dans la « zone tribale » des transformations sociopolitiques remarquables, avec l'affirmation de nouveaux groupes ethniques en réponse aux interactions entre les peuples indigènes et les sociétés plus larges.

Ces constatations invitent à un rapprochement avec les résultats des travaux consacrés aux identités ethniques sur un point : les groupes ethniques ne sont pas des entités naturelles, archaïques et isolées. Ce sont des entités historiques produites par l'interaction humaine. Paradoxalement, la conception des groupes ethniques a gagné en nuances et perdu en contrastes à mesure que l'ancienne dichotomie entre « société traditionnelle/primitive/barbare » et « société civilisée/moderne » était rigoureusement critiquée et repensée.

Fort de ces réflexions, j'envisage désormais la frontière du Rhin comme un élément perturbateur mais aussi comme un facteur structurant des relations entre Romains et Barbares. La frontière du Rhin n'était pas juste une barrière entre les Romains et les Barbares transrhénans. C'était surtout une zone étendue d'interactions socioéconomiques et le cadre d'un système politico-militaire complexe. La frontière était un symbole du pouvoir politique et militaire des empereurs romains. Assurer la garde du Rhin était une question politique, une question de communication politique, autant qu'un problème militaire. Le Rhin était l'un de ces lieux symboliques où les candidats à l'Empire pouvaient se saisir du pouvoir, accroître leur prestige et asseoir la légitimité de leur dynastie ou tout perdre. Pour des raisons de

politique interne, on voit souvent les empereurs passer la frontière et porter la guerre en territoire barbare. En 213, pour faire oublier l'assassinat de son frère Geta et une situation difficile à Rome, Caracalla mena une campagne contre les Germains transrhénans. En 235, après l'élimination de Sévère Alexandre, ce fut au tour de Maximin de porter la guerre « fort loin » en territoire barbare selon les mots d'Hérodien. Les historiens ont longtemps mis en doute le commentaire d'Hérodien et cherché à localiser ces opérations à proximité du *limes*, mais les archéologues ont découvert des traces d'un champ de bataille à Harzhorn près de Kalefeld (Northeim, Basse-Saxe, Allemagne) qui apportent un éclairage nouveau sur nos sources écrites et sur leurs lacunes¹³. À la fin du III^e siècle, Probus, Maximien et Constance Chlore passèrent à leur tour le Rhin. Au IV^e siècle, ils furent imités par Constantin, Julien et Valentinien I^{er}.

Ces interventions ne sont pas les seules de l'*imperium* dans le *barbaricum*¹⁴. A partir de 229, la puissance perse s'affirmant en Orient, des troupes du *limes* rhénan furent envoyées en renfort sur le front perse, ce qui obligea l'Empire à se tourner vers le *barbaricum* pour trouver rapidement de nouvelles recrues et ainsi combler les vides. Cette situation nouvelle ouvrit les portes de l'armée aux Barbares et celles de l'Empire aux entreprises barbares et aux initiatives romaines. Des Germains purent alors lancer des assauts contre les provinces romaines. Peut-être ceux-ci n'avaient-ils pas bénéficié de contrats de recrutement ; peut-être aussi étaient-ils conscients des avantages qu'offraient un Empire en difficulté. Quoi qu'il en soit, ce sont des Germains, pas les Germains qui passèrent à l'attaque. Il n'y eut en effet aucune unité d'action, seulement des opportunités. L'une d'entre elles fut l'annonce faite de la capture de l'empereur Valérien par le Roi des Perses. Cette situation difficile donna des idées aux soldats et/ou à leurs généraux : les *putsch* se multiplièrent pendant ce que les historiens appellent la crise du III^e siècle. Ils obligèrent les différents candidats à l'Empire à recruter davantage de Barbares dans leurs armées pour surpasser rapidement leurs adversaires romains. C'est ainsi que, en 260, Postumus se révolta contre Gallien, revêtit la pourpre impériale à Cologne et fonda « l'Empire des Gaules ». Ce conflit entre Romains, comme je l'ai noté plus haut, explique l'évacuation des Champs Décumates. Il explique également, selon moi, la (trans)formation des Alamans.

¹³ Hérodien, VII, 2, 4. Geschwinde, Michael, « Roms vergessener Feldzug. Das neu entdeckte Schlachtfeld am Harzhorn in Niedersachsen », *2000 Jahre Varusschlacht. Konflikt*, Stuttgart, Konrad Theiss, 2009, pp. 228-232.

¹⁴ Voir l'argumentation de Heather, Peter, « Holding the line: Frontier defense and the Later Roman empire », Hanson, Victor Davis (éd.), *Makers of ancient strategy from the Persian wars to the fall of Rome*, Princeton, Princeton University Press, 2010, pp. 227-246.

Ces conflits internes à l'Empire ont profondément affecté la géographie du pouvoir romain. Rome est abandonnée au profit de villes frontalières. Au IV^e siècle, on parlera des « empereurs de Trèves » ou des « empereurs du Rhin » ; la périphérie est devenue le centre. Ces conflits internes me semblent aussi avoir changé la géographie humaine au-delà du Rhin supérieur. D'un examen attentif des témoignages que nous ont laissés les hommes de l'époque¹⁵, il ressort que le nom d'« Alamans » est cité une première fois par Dion Cassius dans un extrait rapportant la campagne de Caracalla en *Germania Magna* (213 ap. J.-C.). Dion Cassius étant contemporain de la dynastie des Sévères, cette mention explique que les historiens fassent intervenir les Alamans dans la chronologie des guerres du III^e siècle. Or, cette occurrence est problématique. D'une part, elle est issue d'une partie de Dion Cassius abrégée par un copiste du XI^e siècle ; de ce fait, plusieurs philologues et historiens ont opté pour une interpolation tardive. D'autre part, elle est isolée. Il faut attendre l'année 289 et le panégyrique de Mamertin commémorant les victoires de l'empereur Maximien pour que les Romains (re)parlent des Alamans. Le contexte laudatif a fait dire à certains historiens que le nom « Alaman » devait avoir revêtu une signification suffisamment remarquable avant cette date pour que la victoire de Maximien sur les Alamans ait été considérée comme significative. La remarque est fondée même si elle n'explique pas pourquoi les Romains évoquent les Francs, depuis les alentours de 250, alors que les empereurs du III^e siècle avaient bien du mal à remporter des victoires significatives sur ceux-ci. Au III^e siècle, l'apparition des Francs sur le Rhin inférieur et leurs attaques récurrentes sont deux phénomènes mentionnés par nos sources. La formation des Alamans est-elle dès lors un phénomène inconnu ou méconnu ? Est-elle postérieure, voire consécutive à la crise du III^e siècle ? Les sources disponibles, éclairées par les travaux sur l'anthropologie de la guerre, nous permettent de proposer un début de réponse : quoi qu'il ait pu recouvrir le terme « Alaman » en 213 – et pour autant qu'il signifiait quelque chose –, l'ethnonyme n'est devenu pertinent qu'en 289. La première mention assurée du terme « Alaman » et surtout sa diffusion nous indiquent qu'il a acquis une (nouvelle) pertinence : il désignera désormais les Germains installés dans l'ancien territoire romain des Champs Décumates évacué au plus fort de la crise du III^e siècle. Il est symptomatique qu'au sortir de la crise du III^e siècle, une crise romaine diffusée en territoire barbare, on assiste à une magistrale réorganisation du pouvoir impérial et à une transformation sensible de la géographie humaine au-delà du Rhin. Ces mutations sont liées à la crise du III^e siècle et sont liées entre elles.

¹⁵ Dion Cassius, LXXVII, 13, 4-6. Bleckmann, Bruno, « Die Alamannen im 3. Jahrhundert: althistorische Bemerkungen zur Ersterwähnung und zu Ethnogenese », *Museum Helveticum*, n° 59, 2002, pp. 145-171.